

Partir à point

par Catherine Legeay

Il n'avait pas plu depuis des semaines, et voilà que l'orage menaçait.

Au-dessus de la verrière de l'abri où Claire se tenait, serrant contre son cœur un tableau, l'arrière-plan du ciel s'avancé vers elle comme une menace obscure, en amas de nuages gris foncé qui avalaient, minute après minute, les fines dorures crépusculaires dans un rayon venu de profondeurs sépulcrales.

Le car était en retard. C'était courant, Kevin avait prévenu Claire, à cause du ramassage scolaire. Mais c'était aussi l'heure où la desserte était la meilleure. Le car pouvait perdre des minutes sur l'horaire, pour déposer des collégiens au milieu des champs et des forêts épaisses de la Vallée noire, assurer un arrêt imprévu pour larguer ou enlever un colis. Elle se sentait inquiète, autant d'attendre seule que de la compagnie éventuelle d'un autre voyageur : une menace ou un réconfort au milieu de cette solitude couvée par la pénombre.

Elle déplia le papier qui protégeait son petit tableau, comme pour conjurer les ténèbres, comme pour appeler un talisman à son secours. Elle vit sur ses genoux le lièvre jouissant de sa fourrure à reflets blonds évoquée en ses zébrures claires avec autant de précision que le dessin des griffes des pattes et les fines courbes de ses moustaches. Et elle s'émut encore de l'intérieur vulnérable de sa longue oreille droite, celle que son grand-père commentait en expliquant que dans ce lacs de veinules sur ce tapis rose clair, se réfugiaient tous les talents du lièvre : il entendait tout, d'où son œil froncé. Il connaissait le danger avant que le danger pût surgir. « Alors, rappelle-toi, ma Calire – Claire était dyslexique et avait commencé d'écrire ainsi son prénom, qui lui était resté en surnom pour ses proches –. Fronce le sourcil, aussi souvent que tu peux ». En même temps que du tableautin, elle avait hérité ces paroles de sagesse. Ses très jolis sourcils de jeune fille, bien dessinés et bien fournis au-dessus d'yeux de turquoise, lui permettaient de marquer sans paroles son dépit, ses interrogations, ses doutes et ses mises en garde.

Elle venait de décrocher le tableautin du mur de la chambre de sa cousine pour le déménager chez Kevin. Après une année en Australie, sa cousine réintégrait le domicile familial et Claire attendait une confirmation des quatre co-locataires de la maison qu'elle avait trouvée, beaucoup plus près de l'École d'infirmières, ce qui faisait de son départ une opportunité satisfaisante.

Une personne vient s'asseoir à côté d'elle : une femme âgée, dont la mise rustique mais soignée la rassura. À un bref salut que lui adressa Claire, elle répondit :

- Il est encore à sainte Solange, le car ! Je viens d'avoir ma sœur. Pfff.... Il est toujours en retard. Et il va tomber une calende... enfin, là, on est à l'abri. Vous allez où ?

- Jusqu'à Ambrault.

- Oh, ça va, vous y serez ce soir !!!

Rassérénée par cette présence, Claire rangea son tableau. Elle pensa à son grand-père : qu'aurait-il dit de ce déménagement ? Elle l'avait juste évoqué avec sa tante, qui s'enquêrait régulièrement de l'aboutissement de ses recherches, l'assurant qu'elle lui trouverait un petit coin chez elle en attendant qu'une solution satisfaisante se dégageât. « Et vous pouvez quand même dormir quelques jours ensemble, avec Olivia » – sa cousine qui rentrait d'Australie.

- J'ai deux plans... il y en a au moins un qui va marcher, peut-être assez vite.

Car elle avait rencontré Kevin. Elle aimait se souvenir de ces premières heures, de l'éclosion de leur amour, de ce brumeux et splendide commencement. Le car arriva à temps pour qu'elle pût poursuivre le fil de ses pensées, au moment où une averse de grêle s'abattait sur le plexiglas de l'abri.

Claire se cala dans un siège, brièvement interrompue dans sa rêverie par le balayage vigoureux des essuie-glaces dégageant des lointains foncés troués de lumières vagabondes de la circulation. La nuit s'ouvrit devant eux comme un asile, et même les échos des casques individuels se firent discrets.

Kevin s'était rapproché de Claire au soir de la dernière journée de stage « L'engagement politique » organisé par l'université où il était inscrit, dont il suivait seulement les quelques cours qui l'intéressaient afin de trouver sa voie. Venu de Suède alors qu'il avait dix ans, ses parents y étaient repartis et lui, juste à l'entrée des études supérieures, avait souhaité rester en France. Kevin ne passait pas inaperçu, avec sa haute taille et sa chevelure blond-roux. Il restait en retrait pendant les conférences et les ateliers, toutefois un peu nerveux, se levant souvent et quittant la salle en silence pour revenir dix minutes plus tard. Aux repas, Kevin n'aidait pas au service, s'adressait poliment à ses voisins de table, se montrant distant lorsque les débats se corsaient et que les éclats de voix couvraient le bruit des assiettes et couverts entrechoqués.

Mais il fixait beaucoup Claire, flattée de ses regards alors que tant les garçons que les filles cherchaient à entrer en contact avec lui. Kevin n'était pas dédaigneux, mais lointain, pas fermé mais sceptique vis-à-vis de leurs enthousiasmes. À la veille du départ, les animateurs les avaient conviés tous à une sortie au village pour aller manger une glace faite maison, aux fruits locaux. Et, tandis que tous se pressaient avec des éclats de rire et des gesticulations autour d'un éventaire mobile aux couleurs de sorbets, Kevin s'était éloigné du groupe pour emprunter un sentier qui, partant de l'église, indiquait une chapelle sur un petit promontoire à huit cents mètres. Personne ne l'avait remarqué et Claire avait estimé justifié de le suivre pour ne pas le laisser perdre de vue le groupe. Elle l'avait rattrapé alors qu'il atteignait la chapelle et était restée à distance. Assis au pied d'un chêne majestueux abritant de ses ramures une chapelle rustique, il semblait méditer. Elle s'assit sur un banc de fer au bord du sentier et attendit. Il allait certainement revenir ? Préoccupée par cette pensée, parvenant à apercevoir, plus bas, la place animée de l'église, elle ne le vit pas arriver. Il s'assit à côté d'elle, dépliant de longues jambes agiles.

- Tu m'avais suivi ?

Claire se sentit rougir en tournant son visage vers le sien. Sous la chevelure ondulée blond-roux, les yeux de glacier la considéraient sans retenue, et les méplats de ses joues offrant leur ombre douce à son sourire lui firent entrevoir une rangée de dents saines et bien alignées.

- J'aime pas la glace ! et toi ?

- Non plus !

- J'aime mieux ça ! il tira de sa poche un sachet contenant une crêpe roulée et la lui tendit :

- Tu en veux ?

Claire déclina l'offre et le garçon engloutit la crêpe en mastiquant avec ardeur.

- Et puis ils commencent à me saouler. Pas toi ?

Claire se sentit démunie. Oui, elle aussi, elle en avait maintenant assez de se retrouver à l'école, avec des maîtres détenant la vérité et la connaissance, mettant dans leurs discours toute l'autorité qu'ils avaient plus tôt dénoncée chez les autres.

- Heureusement que c'est presque fini. Mais quand même ! quand je leur ai demandé si je pouvais manquer une heure demain pour aller à la messe, ils se sont moqués de moi.

- Ah bon ?

- Tu voudrais y aller peut-être aussi, à la messe ?

Oui, elle était d'accord pour y aller. Elle n'avait pas pensé à distraire une heure du temps de stage qui finissait justement le dimanche en début d'après-midi.

Kevin poursuivit :

- Ce n'est même pas que je sois catholique. Je suis protestant, tu penses. Mais j'aime bien la messe, surtout quand il y a des chants...

Ses beaux yeux semblaient tournés vers l'intérieur, vers des aurores intimes et des orages secrets, et elle tremblait de voir frissonner sa nuque, et ses longs cils si clairs battre paisiblement, comme la mesure de son âme.

Il dissipa cette aura fascinante en rappelant que l'heure de la pause était passée :

- Il faut y aller ; mais tu ne veux pas qu'on aille manger une crêpe ce soir ? on a quartier libre, tu sais ? – elle savait. Ils veulent faire une espèce de soirée dansante... pas mon truc....

Et Claire arrimée déjà au cœur de Kevin, aspirée par la proximité de son corps après ces instants côte-à-côte, était d'accord pour tout. Déjà, elle voulait ne plus le quitter, se forçant à ne pas se laisser emporter, et mettant toute l'énergie de sa jeune âme à ériger la digue de la raison. Il lui pressa la main :

- Alors, c'est d'accord ?

- Oui... Claire avait faibli sous la pression de sa main, bouleversée par ce contact dont avaient jailli des ondes inconnues et bienfaisantes.

Pendant le dîner, Kevin s'était installé à la même table qu'elle, mais il resta distant et froid avec les autres convives, qui ne faisaient plus attention à lui. À l'avant-dernier jour du stage, amitiés et liaisons s'étaient mises en place, mais Claire eut l'impression d'être observée par deux filles qui avaient bien remarqué leur absence conjointe au goûter de glaces au village. Elle n'en eut cure, absorbée par sa recherche de la présence de Kevin, déjà trop loin de l'autre côté de la table. Elle s'efforça de passer au plus près de lui lors du débarras des tables. Flotter, s'envoler, vers lui, capter sa force, son énergie, sa douceur, sa vigueur, s'abîmer dans son sourire, nager dans ses yeux... elle ne s'appartenait plus et c'était délicieux. Son cœur évoluait avec de joyeuses ondulations dans l'océan d'une félicité nouvelle. Elle n'avait jamais connu cette bienheureuse dépossession d'elle-même, cet essor qui laissait loin en-dessous de son esprit les angoisses et les tourments.

Il l'attendait dehors, et ils s'éclipsèrent alors que le reste du groupe parlementait sur la conduite à tenir : quel bistrot, quelle direction... Kevin attrapa la main de Claire et se dirigea vers la crêperie.

- Il y a trop de monde... on va manger la crêpe dehors, tu es d'accord ?

Elle était d'accord avec tout, défaillante de voir s'ouvrir sa bouche, de voir descendre sur sa pupille bleue les longs cils blonds, d'entendre sa voix décidée, et d'avoir abandonné sa main moite à celle de Kevin dont les doigts venaient de l'enchaîner un peu plus. Après s'être enquis des goûts de Claire, Kevin récupéra une assiette en carton avec deux crêpes au Nutella, insista pour régler et sortit.

- On va aller là-haut, sur la petite colline où j'étais cet après-midi ; tu vas voir, c'est très joli.

Il y avait dix minutes de marche pour s'installer sur ce promontoire surplombant la vallée, avec deux bancs usagés et une statue de fonte dont des galopins avaient peinturluré les pieds de rouge : la petite héroïne de George Sand était figée, en sabots rouges, dans son mouvement vers la mare au Diable. Les bancs étaient libres ; ils s'assirent et Kevin tendit une crêpe à Claire, qui n'avait pas faim et n'en grignota qu'une petite portion. Kevin engloutit le reste ensuite avec un bel appétit. Elle voyait, fascinée, ses longues jambes s'étendre sous l'assise du banc et s'émerveillait de cette belle constitution athlétique.

En évoquant ses souvenirs, Claire serrait contre elle son tableau ; le car venait de s'arrêter, elle ne savait depuis combien de temps, mais il y avait de l'agitation à bord. La femme qui avait attendu à l'arrêt, qui semblait une habituée, s'écria :

- C'est reparti, il ne veut donc pas y aller à Ambrault ?

Claire, sortie de son univers intérieur, comprit que le car avait une panne et que les voyageurs allaient devoir attendre un car de remplacement ; la pluie ne cessait pas, mais s'était faite moins violente ; l'humidité avait pénétré l'habitacle, et Claire dut enfiler un chandail. Elle sentit un mauvais présage dans la tombée de ce froid. Kevin allait l'attendre, peut-être être informé du retard. Mais elle, qu'est-ce qui l'attendait, à l'arrivée, dans ce nouveau logement que le tableau allait décorer ? Quelque chose n'allait pas, et elle ne savait pas le définir.

/

Reléguée sur une banquette à la moleskine crevée qui longeait deux murs de la station de car, dont le bar venait de fermer, Claire déplia son cadre, et vit l'œil de son lapin bien froncé. La dame fit un signe à Claire :

- Je vais faire la queue à la cabine téléphonique. Si vous voulez, je fais la queue pour vous, rejoignez-moi quand j'entre dans la cabine.

En effet, une file s'était formée devant l'unique cabine téléphonique – car, en ce temps-là, il n'y avait pas de téléphone portable. Kevin n'avait pas encore le téléphone dans cet appartement que des collègues de son travail actuel lui prêtaient pour qu'il puisse peindre et faire de la mosaïque. Il y avait aussi un studio, très sommairement meublé et équipé, qu'ils proposaient de louer dans la même maison, pour une modique somme, et seulement jusqu'à la fin de l'année. C'est là que Claire devait le rejoindre. Et ce soir-là, Kevin devait la présenter à ses généreux bailleurs. Elle avait juste leur numéro de téléphone. Elle allait essayer, quand ce serait possible. Elle devait aussi appeler les potentiels colocataires de Châteauroux qui étaient en train de faire leur choix. Cette solution était la plus raisonnable, à tous points de vue : elle serait en ville, proche de l'École d'infirmières, auprès de personnes qu'elle connaissait pour la plupart et qui auraient les mêmes contraintes horaires qu'elle. Que vas-tu faire avec ces trajets tous les jours, dans un lieu austère, peut-être mal chauffé, semblait interroger l'œil froncé de son lapin.

Comment en était-elle arrivée là ? La femme lui fait des signes, elle s'avança vers la cabine et y entra avec elle. Elle parla avec un proche pour se faire récupérer sur place ; il fut aussi question d'une fricassée de lapin à mettre sur le feu – Claire en frissonna. Ayant raccroché, la femme resta dans la cabine ; Claire appela deux fois le numéro que lui avait donné Kevin mais personne ne répondit.

Comment en était-elle arrivée là ? Encore à l'instant, les doigts serrés sur son petit cadre, elle ressentait douloureusement l'absence de Kevin. Son corps était étroit, étouffé par cette absence qui n'était pas un vide mais une plénitude, pas une faiblesse mais une force qui laminait son énergie. Elle préférait, en l'instant, l'idée de le rejoindre et de vivre avec lui. Lui était clair : non, il ne pouvait pas vivre sans elle, il voulait l'épouser, un jour ou l'autre ils vivraient ensemble, alors autant commencer tout de suite puisqu'elle devait quitter son logement actuel.

Indifférente à l'agitation des voyageurs autour d'elle alors qu'on annonçait l'arrivée du car de remplacement dans un quart d'heure, elle se souvint de la soirée avec Kevin, lorsqu'ils s'étaient retrouvés pour fausser compagnie au groupe qui partait « en boîte ». Ce banc au dossier rude où, deux heures durant, il lui avait raconté sa vie, ses projets, ses désirs dont l'attrait tendait les muscles de son visage. Les feuilles d'un robinier décrochées par la brise, s'étalant au creux de ses cuisses, et qu'il avait tressées malhabilement en couronne, pour la déposer sur sa tête. Ses mains osseuses, ses longs doigts de pianiste qu'il n'avait posés sur ses épaules qu'en toute fin de soirée, avant de rentrer. Ses éloges renouvelés sur sa beauté,

sa fraîcheur, sa discrète élégance et sa réserve, alors qu'aucune des autres filles du stage n'avait plus d'une seule de ces qualités :

- Moi, tu comprends, je veux me marier. La plupart des filles pensent que je suis gay, eh bien non, moi j'aime les femmes, j'aime ta robe de femme, j'aime tes cheveux longs...

Éperdue sous les compliments, incapable de raison alors que Kevin tournait vers elle son visage de gentilhomme de la Renaissance à qui ne manquait que le col de dentelles, ou de jeune guerrier partant à cheval vers la victoire, Claire se laissait distraire et séduire. De tels yeux, à la clarté douce et pénétrante, ne pouvaient qu'être honnêtes. Elle ne parvint pas à savoir comment il vivait ; Il aimait faire de la mosaïque et du vitrail, mais n'avait pas de commandes et ne savait pas comment s'y prendre pour trouver des clients. Pour l'heure, il dépannait un entrepreneur pisciniste dans la région pour refaire les carreaux de céramique des piscines des demeures bourgeoises. Cet entrepreneur lui avait trouvé un hébergement dans une de ses propriétés : il allait s'y installer et pourrait rester, une fois la saison finie.

- Moi, tu sais, je ne suis pas avide, je ne suis pas ambitieux. Ambitieux et avide, ça ne te fait que des ennemis.... Tu sais, Péguy : « on ne peut pas vivre sans poésie... »

De Claire, vite subjuguée, il voulait tout savoir. Et chaque révélation sur sa vie, des études d'infirmière à Châteauroux, sa famille, ses projets l'émerveillait ; Claire continuait de penser qu'avec un tel physique, il pouvait bien séduire n'importe quelle fille qui lui plairait et se demandait, par brèves fenêtres de lucidité, comment allait réagir Émilie, sa meilleure amie, ou sa tante Francette chez qui elle venait de passer l'année, ou sa cousine Audrey qui rentrait d'Australie. Même en Australie, il n'y avait pas d'homme aussi beau, aussi souriant et agréable que Kevin. Il n'y en avait qu'un au monde, et il était là, pour elle ; Il voulait vivre avec elle, quoi de plus simple ? Il lui avait dit en la quittant, le lendemain, à la gare de Brive d'où tous repartaient :

- Viens me voir à Ambrault. Viens t'installer.... Je t'aime. Je veux vivre avec toi.

Claire repartait vers le Sud, à Cahors où elle allait passer quelques jours chez une camarade de classe avant de commencer son stage d'infirmière. Le Sud vint à elle en grandes bouffées de soleil qui ne réchauffèrent pas son cœur glacé de détresse, après avoir perdu Kevin de vue sur le quai de la gare, se demandant comment ils se reverraient : elle ne pouvait l'inviter chez sa tante. Il fallait se rendre chez lui. Elle avait emporté son petit cadre pour lui offrir, décorer ses murs, et mettre un peu d'elle-même dans ces lieux qu'elle était susceptible d'habiter.

Mais quelque chose n'allait pas, elle ne savait quoi. Et les problèmes rencontrés sur la route en préfiguraient d'autres. Ce car en retard, puis en panne.... L'incertitude dans laquelle elle était : Kevin serait-il à l'arrivée tardive, à l'attendre ? Il devait emprunter une voiture à un collègue pour venir la chercher. Et il fallait qu'elle fût rentrée dans trois jours pour débarrasser la chambre de sa cousine.

Dans le lent mouvement des voyageurs se pressant à la porte alors que le car arrivait, tous feux brillants dans le crépuscule, Claire vit la cabine téléphonique libre. Elle y entra pour

téléphoner à nouveau. Pas de réponse au numéro de Kevin. En voulant ranger le cadre dans son sac à dos, elle en sortit un petit carnet où elle avait noté le numéro de la camarade qui lui avait proposé la colocation à Châteauroux. On décrocha tout de suite, c'était Farida qui s'écria :

- Ah, Claire, j'attendais ton appel hier... on t'a gardé la place, il faut que tu te décides avant ce soir.

Ce soir ? Ce soir sombre et orageux, où elle allait pénétrer dans la Vallée noire et faire connaissance avec un potentiel lieu de vie, mais surtout avec le garçon qui la fascinait ? Ce soir qui voyait les biches de la forêt de Bommiers fuir au profond des fourrés et les lièvres regagner leur terrier ? Ce soir, déjà ?

Claire jeta un coup d'œil à l'extérieur : elle allait être la dernière à monter dans le car et sortit de la cabine pour faire un signe au chauffeur puis s'écria dans le combiné :

- Oui, c'est d'accord, je vais venir pendant le week-end pour porter mes affaires, mon oncle va me conduire.

Elle referma vigoureusement la porte de la cabine, serra contre elle son sac pour le protéger de la pluie, et monta dans le car.